

## CHAPITRE III.

## MIGRATION D'ABRAHAM.

La famille de Tharé, en partant d'Ur Kasdim, se dirigea vers le nord, en route pour Haran<sup>1</sup>. Afin d'éviter les pays stériles de la rive droite de l'Euphrate, où les troupeaux n'auraient pas trouvé de quoi se nourrir<sup>2</sup>, Tharé dut traverser

<sup>1</sup> Gen., xi, 31. Les versets précédents, Gen., xi, 27-29, en nous faisant connaître la famille de Tharé, nous disent que la femme de Nachor, frère d'Abraham, s'appelait Melcha, et qu'elle était « fille d'Aran, père de Melcha et père de Jescha, » v. 29. Ce passage fournit aux assyriologues l'occasion d'une observation curieuse. « Melcha, dit M. Sayce, est le babylonien Milcat, « reine ». Il est possible que dans la curieuse addition, et père de Jescha (hébreu : *Iskah*) nous ayions une note marginale qui témoigne, de la part de l'écrivain, la connaissance de la littérature cunéiforme. Non seulement Iskah n'est plus mentionnée, mais son nom n'est susceptible d'aucune étymologie. Or, il se trouve que, dans le syllabaire cunéiforme, le même signe peut se lire indifféremment *mil* et *is*, de sorte que, tout récemment, les premiers qui ont déchiffré les tablettes de Tell el-Amarna ont lu *is-ku*, au lieu de *mil-ku*, « roi », dans un nom propre. Ce qui est arrivé au XIX<sup>e</sup> siècle peut être arrivé aussi facilement auparavant, et il est donc possible qu'Iskah doive son existence à une erreur de lecture d'un caractère cunéiforme. Si cela est, nous aurions dans ce nom une preuve directe de l'usage qu'a fait l'écrivain biblique des livres cunéiformes. » H. Sayce, *Higher Criticism*, p. 160. — A propos de cette identification de Melcha et de Jescha, il est à noter que la tradition juive identifie Jescha avec Sara, femme d'Abraham. Voir le *Targum* du Pseudo-Jonathan, dans Walton, *Biblia polyglotta, Triplex Targum*, t. iv, p. 20; Josèphe, *Ant. jud.*, I, vi, 3; S. Jérôme, *Quæst. in Gen.*, xi, 29, t. xxiii, col. 936; Calmet, *Commentaire littéral, Genèse*, 1715, p. 341, etc.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 374-375. Les antiques voies commerciales ne reliaient pas directement la Chaldée et la terre de Chanaan, mais se dirigeaient d'abord vers le nord, afin d'éviter la traversée du désert. F. C. Movers, *Die Phönizier*, Bonn, Berlin, 1841-1856, t. II, part. III, 4, p. 141,

immédiatement le fleuve et longer la rive gauche. Rien n'était d'ailleurs plus facile : l'usage des barques et des radeaux était connu en Chaldée dès les temps les plus anciens, comme nous le voyons par le récit cunéiforme du déluge<sup>1</sup>.

Le cortège de Tharé et de sa famille devait former une véritable tribu, comme celle des Arabes nomades de nos jours.

Si nous voulons nous faire une idée de ce qu'était le voyage d'Abraham, nous n'avons qu'à lire M. Layard qui a décrit une caravane en marche. Il la rencontra dans les lieux mêmes que traversa alors la famille de Tharé. « Nous partîmes de grand matin, dit-il. Notre vue était bornée à l'est par un pli de terrain. Quand nous en eûmes atteint le sommet, nos regards se portèrent sur la plaine qui se déployait à nos pieds. Elle paraissait remplie d'un essaim en mouvement. Nous approchions, en effet, du gros de la tribu de Schammar. Il est difficile de décrire l'aspect d'une tribu considérable comme celle que nous rencontrions en ce moment, lorsqu'elle émigre pour chercher de nouveaux pâturages... Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de troupeaux de brebis et de chameaux qui occupaient un large espace. Aussi loin que notre œil pouvait atteindre, devant nous, à droite, à gauche, partout la même foule et le même mouvement. De longues lignes d'ânes et de bœufs, chargés de tentes noires, de grands vases, de tapis aux diverses couleurs; des vieillards, hommes et femmes que leur grand âge rendait incapables de marcher, attachés au-dessus des meubles domestiques; des enfants enfoncés dans des sacs, montrant leur petite tête à travers l'étroite ouverture,

a supposé que les caravanes sabéennes suivaient déjà cette route à l'époque de la migration d'Abraham, de sorte que le saint patriarche n'aurait fait que prendre le chemin ordinaire en allant en premier lieu à Haran, avant d'aller en Palestine.

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 311, col. 1, lignes 24 et suiv.

et ayant pour contre-poids des chevreaux ou des agneaux, liés de l'autre côté du dos de l'animal; des jeunes filles, vêtues seulement de l'étroite chemise arabe; des mères portant leurs nourrissons sur leurs épaules, des enfants poussant devant eux des troupeaux d'agneaux; des cavaliers, armés de longues lances ornées de touffes, explorant la plaine sur leurs cavales agiles; des hommes, montés sur les dromadaires, les pressant avec leurs courts bâtons recourbés, et conduisant par une corde leurs chevaux de race; les poulains, galopant au milieu de la troupe..., telle était la multitude mélangée à travers laquelle nous dûmes nous frayer un chemin pendant plusieurs heures<sup>1</sup>. » Telle devait être aussi la caravane d'Abraham et de ses nombreux serviteurs, à part les chevaux, qu'il ne paraît pas avoir possédés.

Le voyage s'effectuait à petites journées. Une tribu, encombrée de troupeaux, ne peut qu'avancer lentement, si elle ne veut point perdre en route ses richesses. Ce sont ces petites journées que l'Écriture appelle *masâ'āv*, « ses marches, ses campements<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Nineveh and its Remains*, t. 1, p. 89-90. — Le 8 mai 1895, en partant de Biskra, j'ai vu un spectacle analogue à celui que décrit Layard : des caravanes d'Arabes nomades se succédant sans fin et quittant le Sahara pour aller camper dans une région moins chaude. En contemplant ces hommes et ces femmes en costume oriental, ces longues files de chameaux, ces troupeaux de brebis et de chèvres, il me semblait être transporté à quatre mille ans en arrière et avoir sous les yeux Abraham quittant la Chaldée ou Jacob revenant de Mésopotamie.

<sup>2</sup> Gen., xiii, 3, בִּסְעֵי. Les troupeaux périraient en route, si on les faisait marcher trop rapidement. Voici l'intéressante description de la marche des troupeaux que fait M. Thomson, qui a vécu trente ans en Palestine, dans *The Land and the Book*, édit. de 1875, p. 331-332. Elle confirme le récit biblique, et sert en même temps à comprendre le voyage d'Abraham. A l'occasion d'innombrables troupeaux qui longent la vallée de Seidjour, il dit : « Il y a plusieurs mois qu'ils sont partis des plaines qui s'étendent le long du cours supérieur de l'Euphrate et au sud de ce

Après un temps qui dut être considérable, la famille de Tharé arriva enfin à Haran, c'est-à-dire au point d'intersection où se croisent les routes qui conduisent les caravanes aux gués de l'Euphrate d'une part, aux gués du Tigre, de l'autre.

Haran, appelée Charan par les Actes des Apôtres<sup>1</sup>, Carrhæ, par les Grecs et les Latins, est célèbre dans l'histoire profane par la défaite de Crassus, qui y fut vaincu et tué par les

fleuve, et ils se dirigent maintenant vers Acre et les autres villes situées le long de la côte. L'Orient a toujours été, et est encore la terre nourricière des brebis, comme la vallée du Mississipi est celle des porcs. Job possédait 14,000 têtes de bétail (Job, xlii, 12), et Salomon en offrit 120,000 en sacrifice, à la dédicace du Temple (I (III) Reg., viii, 63). Ces chiffres, comparés à ce qui se voit actuellement dans ce pays, ne paraîtront nullement incroyables. Tous les ans il arrive, du nord, des troupeaux en telle multitude qu'il y a de quoi confondre l'imagination. En 1853, la route de l'intérieur n'était pas sûre; ils passaient tous sur le littoral. Pendant les mois de novembre et de décembre, toute la côte en fut couverte; ils venaient de la Syrie septentrionale et de la Mésopotamie. Les bergers qui les conduisaient ressemblaient parfaitement, je crois, par le costume, les mœurs, le langage, à ceux d'Abraham et de Job. De loin, ces troupeaux sont exactement comme ceux de porcs qu'on voit se diriger vers Cincinnati : leur marche est aussi lente et leurs allures semblables. Les bergers « mettent un intervalle entre chaque troupeau » (Gen., xxxii, 16) et ils les font avancer lentement, comme le faisaient les bergers de Jacob, et pour la même raison. Si on les presse trop, les brebis périssent. Même avec les plus grands soins, beaucoup succombent, et, pour ne point les abandonner sur le bord de la route, les bergers les tuent et les vendent aux pauvres ou les mangent eux-mêmes. Les troupeaux vont ainsi diminuant sans cesse, à mesure qu'ils avancent vers le sud, parce qu'on profite de toutes les occasions qui se présentent pour en vendre, de sorte que tout le pays en est fourni. Quel ne devait donc pas être leur nombre, quand ils sont partis d'abord des déserts lointains de l'Euphrate ! Les plaines septentrionales regorgent, à la lettre, de brebis, et la provision en est inépuisable. Quand il faut abreuver tous ces animaux dans des régions où les puits sont rares, il n'est pas surprenant qu'il y ait de fréquentes querelles, comme nous le lisons dans l'histoire des patriarches. »

<sup>1</sup> Act., vii, 4.

Parthes<sup>1</sup>; elle l'est bien plus dans l'Histoire sainte et chez les peuples chrétiens par le séjour qu'y fit le père des Hébreux. Elle conserve encore aujourd'hui son nom antique qui n'a jamais changé. On le lit fréquemment dans les documents de l'Assyrie, où il est donné comme celui d'une cité araméenne. Dans les inscriptions de Khorsabad, elle est nommée avec Balbiki ou Balbek, et, sur l'obélisque de Salmanasar, elle est mentionnée parmi les villes conquises dans le nord de la Mésopotamie<sup>2</sup>. Dès les temps les plus anciens, le pays de Haran avait été sous la domination de Babylone, et l'on y adorait la lune comme à Ur Kasdim<sup>3</sup>.

A l'est et au nord-est d'Orfah s'étend un vaste plateau calcaire, entrecoupé de ravins profonds. Au pied méridional de ce plateau se déploie une plaine d'alluvion, d'une merveilleuse fertilité. C'est au centre de cette plaine, sur le Belilk, l'ancien Bilichus, petit affluent de l'Euphrate, qu'est situé le village de Haran. Ses habitants conservèrent pendant un temps très considérable l'usage de l'araméen et le culte des divinités araméennes<sup>4</sup>. Il paraît avoir fait partie du royaume d'Abgar, dont la capitale était Édesse, éloignée de Haran seulement d'une journée de chemin. On y voit aujourd'hui les ruines d'un château, qui se dressent au-dessus de la plaine et se remarquent de fort loin. Au pied des débris de la forteresse sont accumulées, semblables à des ruches d'abeilles, les habitations des Bédouins. Autrefois, quand Abraham y arriva, les maisons étaient bâties, comme de nos jours, en forme de pain de sucre, avec des pierres superposées les unes sur les autres, sans ciment,

<sup>1</sup> Plutarque, *Vit. Crass.*, 25, 27-28; Pline, *Hist. nat.*, v, 24.

<sup>2</sup> *Inscription de l'obélisque de Salmanasar*, l. 181; *Records of the past*, t. v, p. 41.

<sup>3</sup> Sayce, *Fresh Light*, p. 46-47.

<sup>4</sup> Du temps de l'empire romain Haran était considérée comme le centre du paganisme oriental, en rivalité avec Édesse, le centre du christianisme oriental.

recevant la lumière par l'ouverture laissée à l'extrémité du cône. La pénurie, il faudrait plutôt dire l'absence de bois, a toujours obligé de leur donner cette forme bizarre.

On rencontre beaucoup de canaux dans les environs de la ville. Mais ce qui attire surtout l'attention du voyageur et excite sa curiosité, c'est le puits de Rébecca, ce puits où elle rencontra Éliézer et où Sara s'était certainement rendue avant elle. Maintenant encore, tous les jours, les troupeaux se rassemblent autour du puits, et les femmes de Haran viennent tous les matins s'y approvisionner d'eau pour la journée. « Le même jour, dit M. Malan, racontant son voyage dans cette ville, j'allai à ce puits... au moment où les femmes vont y puiser de l'eau. Il y en avait un groupe qui emplissaient, — non plus leurs vases, car les marches que Rébecca descendait pour aller puiser de l'eau sont maintenant obstruées, — mais leurs outres, en puisant à l'orifice du puits. Tous les alentours portent des marques de l'antiquité et des ravages du temps. Comme c'est le seul puits d'eau potable de la contrée, il est très fréquenté. D'autres puits servent aussi à abreuver les troupeaux. On y voit divers canaux de différente hauteur pour les chameaux, pour les brebis, les chèvres, les chevreaux et les agneaux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. de Sarzec a découvert, en avant du palais chaldéen de Tell-Loh, un bassin de pierre, décoré de sculptures, monument jusqu'ici unique dans l'art oriental. Les grands côtés portaient une file de figures de femmes, tenant dans leurs mains des vases d'où jaillissaient deux gerbes liquides. « Ce bassin monolithe, de forme très allongée, observe M. Heuzey, procède du type primitif des auges ou canaux de bois, dans lesquels les populations pastorales font boire leurs troupeaux... Il devait servir à procurer aux caravanes qui faisaient halte devant le palais ce que l'on peut appeler l'hospitalité de l'eau. Cette eau était sans doute celle d'un puits voisin, apportée chaque fois dans des urnes, comme le montre la scène biblique de Rébecca abreuvant les chameaux d'Éliézer. Il y est question, en effet, d'un semblable bassin, appelé *shóget* en hébreu, et placé près du puits public de la très antique cité habitée par Bathuel. » *Journal officiel*, 3 novembre 1887, p. 4848.

Les femmes portent des anneaux au nez<sup>1</sup> et des bracelets à leurs bras, quelques-uns d'or ou d'argent, d'autres de cuivre ou même de verre<sup>2</sup>. »

Les principaux habitants actuels de Haran sont des Bédouins, attirés en ce lieu par les pâturages du voisinage. Quelques-uns logent dans des maisons, la plupart campent sous leurs tentes de peaux de boucs noirs. Ils nourrissent leurs bestiaux avec les herbages que produit la plaine de Servdj. Celle-ci s'étend entre Haran et l'Euphrate. Elle est entourée d'une couronne de collines, formée de roches volcaniques, et dont les dernières ondulations vont expirer sur les bords de l'Euphrate. Son étendue est de plus de trente kilomètres carrés; de petits ruisseaux la parcourent dans tous les sens, mais ils sont souvent à sec; on y compte plus de vingt villages. Abraham y a conduit certainement bien des fois ses troupeaux, comme plus tard son petit-fils Jacob y conduisit ceux de Laban. Pendant l'hiver, la température y est basse; en été, la chaleur y est étouffante,

<sup>1</sup> Voir plus loin, Figure 34, p. 508. — Voir aussi dans Prisse, *Oriental Album, Characters, Costumes and Modes of Life*, Londres, 1848, Plate 16, une femme portant le  $\square\eta$ , *nézem*, au nez.

<sup>2</sup> Malan, *Philosophy and Truth*, p. 373. — « Hier, en arrivant à Katié, j'aurais voulu, écrivait en 1839 de Palestine M. Horace Vernet à un de ses élèves, M. Montfort, vous tenir là, près de ce puits où toutes ces filles arabes viennent puiser de l'eau. C'étaient les filles de Jéthro, Rébecca et ses compagnes, que sais-je? Je n'étais plus l'homme de la rue Saint-Lazare, en les voyant remplir leurs cruches, puis les auges, afin que le voyageur et sa monture pussent se rafraîchir... Elles se livraient à une conversation assez animée pour que je pusse supposer qu'elles s'entretenaient des commérages de leur tribu. N'importe. Elles n'en faisaient pas moins le tableau le plus admirable des mœurs décrites dans l'Écriture. Il était vrai celui-là... Le ciel était bleu, le sable jaune, le sang circulait sous la peau bronzée de ces bras qui soulevaient ces lourdes cruches pour les placer sur l'épaule... Rien n'était plus noble que la scène qui venait de se dérouler devant mes yeux. » *Des rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes*. Dans *L'Illustration*, 1848, p. 371.

surtout quand souffle le vent du sud, qui vient du désert d'Arabie. Aussi pendant deux mois de l'année, en octobre et en novembre, tout y est brûlé, excepté sur les bords de l'eau. Dès que quelques gouttes de pluie arrivent, la végétation pousse avec une vigueur extrême, mais elle est bientôt flétrie par les vents d'hiver. Ce n'est qu'au printemps que le sol se couvre d'une manière un peu plus durable de ces plantes aux formes et aux couleurs variées, à la taille gigantesque, dont la description semble donner une couleur fabuleuse aux tableaux qui nous représentent l'Orient. Ce pays est cependant inférieur à la Chaldée et, sur un nouvel appel de Dieu, Abraham dut quitter Haran avec moins de peine que sa patrie, Ur Kasdim, pour se rendre en Palestine.

Abraham habitait depuis quelque temps Haran<sup>1</sup> lorsque Dieu lui dit : « Quitte la maison de ton père et va dans le pays que je te montrerai<sup>2</sup>. » Sur-le-champ il partit.

Afin de se rendre dans la Terre Promise, il lui fallut d'abord franchir l'Euphrate. Ce fleuve est à deux journées de marche de Haran. Il le traversa sans doute proche de l'endroit où on le traverse encore aujourd'hui, à Zeugma<sup>3</sup>. Là, l'Euphrate est large et rapide comme le Rhône<sup>4</sup>.

La route de Mésopotamie en Palestine passe par Damas<sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Sur Haran, on peut consulter D. Chwolson, *Die Ssabier und der Ssabismus*, Saint-Petersbourg, 1856, t. 1, l. 1, ch. x, p. 301-471; Ritter, *Erdkunde*, t. xi, p. 292 et suiv.; W. Ainsworth, *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldæa*, in-8°, Londres, 1838, p. 153; Knobel, *Die Genesis*, p. 131-132; R. Allen, *Abraham, his Life*, t. 1, p. 362 et suiv.; A. P. Stanley, *Jewish Church*, t. 1, Appendix 1, p. 481-485.

<sup>2</sup> Gen., xii, 1. Kitto, *Cyclopædia*, t. 1, p. 22, fait rester Abraham 15 ans à Haran; d'autres 5 ou 6 ans (Allen, *Abraham*, t. 1, p. 304).

<sup>3</sup> Zeugma, l'ancien gué, était un peu à l'ouest du gué actuel appelé Birt. A. P. Stanley, *Jewish Church*, t. 1, p. 10.

<sup>4</sup> Olivier, *Voyage dans l'empire Othoman*, t. II, *Voyage en Syrie*, ch. viii, édit. in-4°, 1804, p. 327.

<sup>5</sup> C'est la route que suit l'armée de Chodorlahomor, en sens inverse d'Abraham, Gen., xiv, 15, la route naturelle pour aller en Palestine. Köhler, *Lehrbuch der biblischen Geschichte*, 1875, p. 100.

et la tradition est d'accord avec la géographie pour conduire le patriarche dans cette ville<sup>1</sup>. Elle est à sept journées de distance des rives de l'Euphrate, mais la caravane d'Abraham, encombrée de troupeaux, mit sans doute un temps plus long à y arriver. Nous ne nous arrêtons pas à cette ville, que le texte sacré n'a pas mentionnée expressément parmi les stations du saint patriarche et qui est d'ailleurs bien connue. Nous rappellerons seulement que des souvenirs locaux, plus ou moins authentiques, désignaient encore près de Damas, du temps de Josèphe<sup>2</sup>, l'emplacement de l'habitation d'Abraham et que tout porte à croire qu'il a séjourné quelque temps en ce lieu, peut-être en émir conquérant. Éliézer, son serviteur de confiance, qui était de Damas<sup>3</sup>, semble avoir été un trophée de sa victoire sur les habitants de cette ville ou au moins une preuve de son séjour au milieu d'eux.

<sup>1</sup> Ἀβραάμης ἐθαύρασε Δαμασκῶν, dit Nicolas de Damas, dans Josèphe, *Ant. jud.*, I, VII, 2. Justin énumérant les rois de Damas, xxxvi, 2, dit aussi : « Post Damascum Azelus, mox Adores et Abraham et Israhel reges fuere. » Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3<sup>e</sup> édit., 1864, t. I, p. 447, reconnaît que ces traditions ne manquent pas d'une certaine valeur. De même Knobel, *Genesis*, p. 133. La plupart des savants sont d'accord sur ce point.

<sup>2</sup> Josèphe, *Ant. jud.*, I, VII, 2. M. Porter, *Five years in Damascus*, t. I, p. 82, a signalé le premier le village de Birzéh, à une heure au nord de Damas, comme le lieu indiqué par Josèphe. A. P. Stanley le décrit, *Jewish Church*, t. I, p. 485-487.

<sup>3</sup> Gen., xv, 2. Voir d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, aux mots *Abraham* et *Damaschk*, 4 in-4<sup>o</sup>, La Haye, 1777, t. I, p. 64, 560. Pour les autres traditions orientales sur Abraham, voir *Chronique de Tabari*, traduct. Zotenberg, ch. XLVI-LVIII, 4 in-8<sup>o</sup>, Paris, 1867-1874, t. I, p. 136-198; Aboulfarage ou Bar-Hébræus, *Chronicon syriacum*, édit. Bruns et Kirsch, in-4<sup>o</sup>, Leipzig, 1788, p. 11-12; Michel le Grand, *Chronique*, traduct. Langlois, in-4<sup>o</sup>, Paris, 1868, p. 39; Hottinger, *Historia orientalis*, in-4<sup>o</sup>, Zurich, 1660, p. 49-51; David Mill, *Dissertationes selectæ, varia S. Litterarum et antiquitatis orientalis capita exponentes*, 2<sup>e</sup> édit., in-4<sup>o</sup>, Liège, 1743, p. 15, 18, 20, 89, 101; Chesney, *The Expedition for the Survey of the rivers Euphrates and Tigris*, 4 in-8<sup>o</sup>, Londres, 1850, t. II, p. 64.

## CHAPITRE IV.

## ARRIVÉE D'ABRAHAM EN PALESTINE. — VOYAGE EN ÉGYPTE.

Lorsque Abraham arriva dans la terre de Chanaan, quel que soit le nombre de villes et même de royaumes qu'on comptât dans ce petit pays, la population n'en était pas considérable. Ce qui le prouve, c'est qu'Abraham, Isaac, Jacob, avec tous les hommes attachés à leur service, peuvent parcourir la contrée dans tous les sens et y faire paître leurs troupeaux sans rencontrer d'opposition de la part des habitants.

Nous possédons un document égyptien, antérieur à cette époque, dans lequel on décrit la Palestine comme le fait Moïse, et presque dans les mêmes termes. Sa principale richesse consiste dans ses pâturages et dans ses bestiaux. On s'y fait parfois la guerre pour s'emparer des pacages<sup>1</sup>, pour se procurer des bœufs et des brebis, des vivres ou des esclaves, exactement comme au temps d'Abraham et de Lot<sup>2</sup>. L'or et l'argent ne paraissent pas parmi les productions du pays, mais en revanche, il produit plus de vin que d'eau, le miel y abonde ainsi que le blé; le figuier y porte ses fruits si doux; l'olive s'y multiplie en telle quantité qu'elle sert à déterminer, dans l'écriture hiéroglyphique, une partie de

<sup>1</sup> Comme aujourd'hui encore. Voir E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, 1871, t. II, p. 404-405.

<sup>2</sup> Cf. Gen., XIII, 6 et suiv., et surtout XIV. Sinéh, émigré d'Égypte en Palestine, raconte lui-même qu'il s'emparait dans les razzias, faites parmi les tribus voisines, du bétail et des provisions de bouche. Cette dernière expression est analogue dans la Gen., XIV, 11, כֹּל-אֶכֶל, kol-'èkel, πάντα τὰ ἐρώματα, et dans la relation de Sinéh. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, 1873, p. 103-104.